

Contre la droiture des lignes ou de l'espace habitable chez Perec

Oleksandr Vynogradov
Université Taras Chevtchenko de Kyïv

La question de l'espace chez Perec a été abordée par plusieurs chercheurs et on la considère à juste titre comme un des thèmes principaux de son œuvre. Le problème de l'espace est tout de même un peu trop souvent rattaché au corpus de l'infra-ordinaire, même si ces deux domaines ne sont pas toujours compatibles. Par exemple, quand Perec écrit au début du prière d'insérer d'*Espèces d'espaces* que « l'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope », ou quand il parle de l'emboîtement des espaces, il dépasse bien la question du quotidien et traite de sujets plutôt philosophiques que sociologiques, quoique d'une manière assez fragmentaire. À mon avis, on peut parler d'un discours perecquien sur l'espace relativement indépendant de celui sur l'infra-ordinaire, même si les deux ont de nombreux points d'intersection, voire des zones communes.

Ce discours traite de plusieurs aspects de l'espace, tels que le statut des limites et des frontières, l'espace vide, qui est lié au problème du manque déjà bien élaboré par les chercheurs, des questions concernant le mouvement dans les livres de Perec, *etc.* Ce discours sur l'espace perecquien reste toujours à être étudié et systématisé d'une manière ou d'une autre. Dans la présente recherche je voudrais me concentrer sur un seul aspect de ce discours, qui est la passion de Perec pour les tours et les détours — s'écarter du mouvement rectiligne, en somme, notamment dans *Espèces d'espaces*. J'essayerai de démontrer que ces virages perecquiens peuvent avoir une signification philosophique.

Dans ses entretiens, Georges Perec mentionne à plusieurs reprises la notion de *pas de côté*, empruntée au film *L'An 01*, où l'un des protagonistes dit : « Il faut faire un pas de côté et tout change ». Il s'agit pour Perec « de regarder les choses un peu de biais, de manière oblique [...] pour voir le monde apparaître de manière un peu

détournée. C'est alors qu'il apparaît avec un grand relief »¹. Ce pas de côté est donc une méthode pour regarder la réalité quotidienne autrement. Nous sommes ainsi en plein discours de l'infra-ordinaire, mais il suffit de s'en abstraire un peu et de faire usage d'une métaphore pour voir que ce pas de côté est plus qu'une technique d'observation. Car qu'est-ce que ce pas de côté sinon un détour hors du sentier bien battu, un écart par rapport au cours ordinaire ?

On connaît un autre écart utilisé dans l'écriture de Perec — qui est bien évidemment le *clinamen*. Rappelons que la notion vient de Lucrèce et des atomistes anciens pour qui le *clinamen* signifiait un écart, une déviation (littéralement une *déclinaison*) spontanée des atomes par rapport à leur chute dans le vide. Dans le cas de Perec, une déviation de la règle est ainsi assimilée à un écart du mouvement rectiligne. Il est à noter que parmi tous les Oulipiens, Perec fut le promoteur le plus actif de ce principe. Christelle Reggiani a montré dans *Rhétoriques de la contrainte* que le *clinamen* explicite une coprésence ambiguë « dans les écrits oulipiens d'un rejet de l'« expressionnisme » et d'une thématique du choix conçu comme une intervention du sujet créateur »². Cette ambiguïté est manifeste dans plusieurs textes de Perec qui, d'une part, renonçait à l'inspiration et attribuait la création au travail du langage seul, et d'autre part, opposait l'œuvre à l'exercice et parlait de l'importance égale de contraintes et de liberté³. Enfin, Perec accompagnait souvent ses réflexions sur le *clinamen* d'une citation de Paul Klee : « Le génie, c'est l'erreur dans le système »⁴. C. Reggiani en tire la conclusion que le *clinamen* se trouve chez Perec rattaché à la notion romantique de génie, une notion clairement rejetée par Oulipo. Ceci montre que Perec utilise la notion de *clinamen* dans un sens plutôt original — un sens qui est le sien, tout comme la logique de l'écart, ce que l'on va voir ensuite.

¹ « Georges Perec, romanzi e cruciverba » in *Entretiens et Conférences*, édition critique établie par Dominique Bertelli et Mireille Ribière, Nantes, Joseph K., 2003, t. II, p. 328.

² Christelle Reggiani, *Rhétoriques de la contrainte. Georges Perec – l'Oulipo*, Saint-Pierre-du-Mont, Éditions InterUniversitaires, 1999, p. 46.

³ Georges Perec, « La chose » (texte inédit, préface par Hans Hartje), *Magazine littéraire*, n° 316, décembre 1993, p. 56-63.

⁴ Par exemple, voir « La maison des romans », in *Entretiens et Conférences*, t. I, p. 241.

On retrouve des virages et des détours partout dans l'œuvre de Perec. Bernard Magné l'a brillamment démontré dans son article « Le biais », où il a rapproché l'esthétique du « regard oblique » perecquien et son amour des diagonales aux niveaux de l'espace d'écriture, de la stratégie énonciative et comme un biographème⁵. Magné a commenté plusieurs passages de *W*, de *La Boutique obscure*, de *La Vie mode d'emploi* et d'autres textes ; quant à moi, je m'arrêterai sur *Espèces d'espaces*. Je ne vais citer que quelques exemples de pas de côté et de détours présents dans le texte. Perec dit dans l'avant-propos que « vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner »⁶. Passer d'un espace à un autre signifie la nécessité du mouvement, et ce mouvement ne peut pas être rectiligne si l'on essaye de ne pas se cogner.

La ligne droite est absente d'*Espèces d'espaces*. Quand le narrateur trace une ligne « assez strictement horizontale », il aboutit à une diagonale⁷. Ce passage, repris par Magné, n'est pas sans rappeler la « fonction oblique » du groupe Architecture Principe de Paul Virilio, le créateur de la collection « Espace critique ». On reviendra à cette idée plus tard.

Dans le chapitre intitulé « Sur les lignes droites », où Perec cite un extrait de *Tristram Shandy* de Laurence Sterne, énumérant des vertus de la ligne droite qui prouvent son excellence, il finit par dire : « Mais un auteur tel que moi, et tel que bien d'autres, n'est pas un géomètre ; et j'ai abandonné la ligne droite »⁸. Curieusement, cette phrase ne figure pas dans le texte sternien original et donc a été inventée par Perec. Cette manipulation est une déclaration de la position personnelle de Perec, qui renonce à la ligne droite.

Un autre exemple que je citerai est celui qu'on retrouve dans le chapitre « Le monde », où Perec mentionne un détour qu'il a fait se rendant de Forbach à Metz, pour aller voir le lieu de naissance du général Éblé à Saint-Jean-Rorbach. Hormis les virages et détours au sens littéral, Perec suggère aussi des exemples de pas de côtés plus

⁵ Bernard Magné, « Le biais », *Le Cabinet d'amateur*, n° 2, 1993, p. 37-53.

⁶ Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Galilée, coll. « L'Espace critique », 2000, p. 16.

⁷ *Ibid.*, p. 21.

⁸ *Ibid.*, p. 161.

abstraites et métaphoriques. Telle la liste des « choses que, de temps à autre, on devrait faire systématiquement », par exemple prendre « l'escalier B au lieu de l'escalier A » ou monter « au 5^e alors que l'on habite au second »⁹. Telle la tentative d'imaginer « sous le réseau des rues, l'enchevêtrement des égouts, le passage des lignes de métro, la prolifération invisible et souterraine des conduits... »¹⁰.

Quel est le sens de ces virages ? Ont-ils tous la même fonction ? Bien sûr, il y a dans des fragments comme celui de la ligne strictement horizontale un élément humoristique. L'humour, d'ailleurs, peut être compris comme une déviation de l'ordre normal des choses, et donc comme un écart. Ces fragments ont aussi un côté ludique, et on peut parler d'*Espèces d'espaces* comme d'un jeu avec des idées et des mots sur l'espace. Mais le jeu n'est jamais innocent chez Perec. Et dans le cas présent il me semble adéquat de citer une réplique de Perec à propos du jeu, tirée de son entretien avec Alain Hervé en 1978 :

Le jeu, ça commence avec le développement des extérocepteurs, c'est-à-dire de la relation entre l'enfant et le milieu extérieur. [...] Ça commence quand il commence à voir, quand il commence à connaître, à s'habituer à un espace. [...] On sent que le jeu est une activité d'exploration. C'est une tentative en vue de réaliser toutes les potentialités du corps par rapport au monde qui l'entoure¹¹.

Ce qui est important dans cette citation est que le jeu est perçu par Perec comme un lien entre notre corps et l'espace qui nous entoure. Cette idée doit nous interdire de considérer *Espèces d'espaces* comme un jeu purement textuel n'ayant aucun rapport avec la réalité. Bien au contraire. Les « Travaux pratiques » proposés par Perec suggèrent non seulement le dépassement de l'univers strictement littéraire, mais aussi un message à visées sociale et politique.

Il y a évidemment dans les écarts de Perec un défi au rythme accéléré de la vie contemporaine et à l'utilitarisme de notre société et, de ce point de vue, le projet perecquien se rapproche de celui des situationnistes. Les détours et virages perecquiens ressemblent beaucoup à la dérive. Guy Debord, dans sa « Théorie de la dérive », note que « une ou plusieurs personnes se livrant à la dérive renoncent, pour une durée plus

⁹ *Ibid.*, p. 87.

¹⁰ *Ibid.*, p. 106.

¹¹ « La vie : règle du jeu », in *Entretiens et Conférences*, t. I, p. 277.

ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent »¹². Cette démarche rappelle les travaux pratiques de Perec dont le but est de ressentir « l'impression d'être dans une ville étrangère »¹³. Perec lui-même confirmait dans plusieurs entretiens qu'il faisait « un peu comme les situationnistes »¹⁴.

Un tel écart par rapport aux itinéraires habituels est une forme de protestation contre les conventions de la société contemporaine. Debord cite dans son article un ouvrage de Paul-Henry Chombart de Lauwe intitulé *Paris et l'agglomération parisienne* (1952), où le sociologue trace tous les parcours effectués en une année par une étudiante du XVI^e arrondissement. Ces parcours ont dessiné un triangle de dimension réduite, sans échappées, dont les trois sommets sont l'École des Sciences Politiques, le domicile de la jeune fille et celui de son professeur de piano. Une ligne droite est la ligne la plus courte, dit Archimède, que l'on puisse tirer d'un point à un autre. Il est clair que le triangle formé par l'itinéraire de l'étudiante parisienne est fait des lignes les plus courtes possible, qui doivent lui économiser le temps. Faire un détour ou même un petit pas de côté, sans mentionner une longue dérive, c'est perdre du temps. Plus on découvre l'espace, moins de temps on a. Mais quelle est la qualité de ce temps dépourvu de découvertes, et vaut-il la peine de l'économiser ? Dans un autre entretien, Perec stigmatise notre société « qui broie, qui anesthésie, qui homogénéise, qui tue toute curiosité... »¹⁵. Cette déclaration de 1979 sonne comme un écho du « Formulaire pour un urbanisme nouveau » de Ivan Chtcheglov, qui commence son article de 1958 par la déclaration : « Nous nous ennuyons dans la ville, il n'y a plus de temple du soleil »¹⁶. La fonctionnalité et la mécanicité de nos mouvements quotidiens, dictés par la nécessité, rendent la vie fade et routinière.

¹² Guy Debord, « Théorie de la dérive », *Internationale Situationniste*, n° 2, décembre 1958, p. 19.

¹³ *Espèces d'espaces*, *op. cit.*, p. 105.

¹⁴ « Georges Perec. Les Paris d'un joueur », in *Entretiens et Conférences*, t. II, p. 129.

¹⁵ « En dialogue avec l'époque », *ibid.*, p. 61.

¹⁶ Ivan Chtcheglov, « Formulaire pour un urbanisme nouveau », in *Écrits retrouvés*, Allia, 2006, p. 7.

Perec, comme les situationnistes, sacrifie volontiers son temps en faveur de la découverte d'espaces nouveaux, affirmant ainsi une position à la fois artistique et politique et énonçant une critique de la société contemporaine. Comme Matthieu Rémy le montre, un des thèmes communs à Debord et Perec est « l'aliénation, en ce qu'elle ferait des hommes des spectateurs, des consommateurs, des individus emprisonnés dans les compromissions de la vie quotidienne »¹⁷. La société capitaliste, pour laquelle le temps c'est de l'argent et la meilleure voie, celle qui est la plus courte, tend à améliorer la vie en la simplifiant. Mais *plus simple* ne signifie pas *meilleur*, et en recourant de nouveau à la métaphore, on peut dire que des lignes droites forment une cage que Perec s'efforce de détruire dans la plupart de ses textes. Dans cette perspective, il n'est pas du tout étonnant que le principe du *clinamen* tel que Lucrèce l'utilise constitue un fondement philosophique de l'idée de la liberté accordée sur Terre aux êtres vivants¹⁸. L'écart, selon Lucrèce, est un résultat direct du choix, opposé à l'obéissance aveugle au destin. D'une manière similaire, Perec préfère choisir sa propre voie, nonobstant son utilité selon les termes de la société de consommation.

Toutes ces réflexions sont toujours du côté de l'infra-ordinaire. Mon but jusqu'ici était de montrer que, premièrement, les pas de côté, détours et virages sont nombreux dans les textes perecquiens, et deuxièmement, qu'ils ne sont pas un pur jeu littéraire, mais sont en rapport avec la réalité. Ce que j'essayerai d'éclaircir maintenant est le fait que ce rapport dépasse la sphère sociale et relève de questions philosophiques plus profondes.

Considérons les citations suivantes de Le Corbusier :

La grande ville, phénomène de force en mouvement, est aujourd'hui une catastrophe menaçante, pour n'avoir plus été animée d'un esprit de géométrie.

Or, une ville moderne vit de droites, pratiquement ; construction des immeubles, des égouts, des canalisations, des chaussées, des trottoirs, *etc.* La circulation exige la droite. La droite est saine aussi à l'âme des villes. La courbe est ruineuse, difficile et dangereuse ; elle paralyse. [...] La rue courbe est le chemin des ânes, la rue droite le chemin des hommes¹⁹.

¹⁷ Matthieu Rémy, « Georges Perec dans l'air du temps situationniste », *Archives et documents situationnistes*, n° 4, automne 2004, p. 129.

¹⁸ Lucrèce, *De rerum natura*, II, 251.

¹⁹ Cité dans Augustin Berque, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, 2010, p. 120.

Ce sont les mots d'un moderniste fervent, auquel sont clairement opposés certains des propos de Perec aussi bien que de Paul Virilio, déjà mentionné. Ce dernier refuse l'orthogonalité de l'espace euclidien considéré comme un micro-ghetto et développe la théorie de la fonction oblique qui doit permettre l'enrichissement des rapports humains par la fluidité d'un mouvement continu. On comprend bien que la droiture des lignes ne se borne pas à la pure géométrie ; elle relève de toute une philosophie moderne.

Augustin Berque, géographe et philosophe français, analyse ce qu'il considère comme un courant dominant de la pensée occidentale des derniers quatre siècles, qui commence avec Descartes et consiste à réduire le monde « à la pure *extensio* de la chose étendue »²⁰. Le chercheur développe la théorie de l'*écoumène*, fortement influencée par la phénoménologie heideggérienne, dont la devise peut être formulée comme suit : « Renaturer la culture, reculturer la nature ». Berque revient au concept platonicien de *chôra* et l'oppose au *topos* aristotélicien. Rappelons que la *chôra* dont Platon développe la notion dans le *Timée* désigne le « troisième genre », qui lie d'une manière inconcevable l'être absolu ou l'Idée et l'être relatif ou en devenir. S'appuyant sur l'étymologie du mot *chôra*, qui signifiait en ancien grec non seulement « espace, lieu ou pays », mais désignait aussi la campagne qui nourrissait des villes qu'elle entourait, et se fondant sur la comparaison que fait Platon entre la *chôra* et une mère (dans cette trinité l'être est assimilé à un père et le devenir à leur enfant), Berque interprète la *chôra* comme une béance, « l'ouverture par laquelle adviennent à l'existence les êtres qui vont constituer le monde »²¹. Ce qui importe dans cette lecture de Platon est que la *chôra* est vue comme inséparable de l'être. Augustin Berque déclare que le trait décisif des lieux de l'*écoumène* (dont le prototype est la *chôra*) est l'imprégnation réciproque du lieu et de ce qui s'y trouve. Autrement dit : « dans l'*écoumène*, le lieu et la chose participent l'un de l'autre »²².

A la différence de cette imprégnation du lieu et de ce qui s'y trouve, l'idée de *topos*, telle que l'expose Aristote dans la *Physique*, manifeste une approche plus

²⁰ *Écoumène, op. cit.*, p. 122.

²¹ *Ibid.*, p. 31.

²² *Ibid.*, p. 25.

abstraite, qui ouvrira les portes de la modernité. Le Stagirite est beaucoup plus précis et plus systématique que l'auteur du *Timée* dans son examen du lieu. Il le perçoit comme la limite immobile immédiate du corps enveloppant. Pour Aristote, « le lieu est séparable de la chose, qui est mobile alors qu'il ne l'est pas ; ensuite, il la limite comme un vase délimite son contenu. Au contraire, la *chôra* est un lieu dynamique, à partir de quoi il advient quelque chose de différent, non pas un lieu qui enferme la chose dans l'identité de son être »²³. Le *topos* aristotélicien présuppose que les objets sont sans lien ontologique avec leur entourage, alors que la *chôra* platonicienne présuppose des objets engagés dans leur lieu. Ce qui manque au *topos* aristotélicien pour être tout à fait moderne est de se situer dans un espace, notion que les Grecs ne possédaient pas.

Mais l'histoire a montré que c'était bien ce *topos* d'Aristote, et non pas la *chôra*, qui a dominé la science occidentale depuis l'Antiquité. Berque explique, citant Koyré, que pendant des siècles l'homme a mesuré l'espace au moyen du temps (*cf.* par exemple, l'expression ancienne « à une journée de marche ») — ce qui signifiait que l'on ne l'abstrayait ni de l'existence ni de l'action humaine concrètes. Mesurer les champs en jours est signe du même lien entre l'espace et la vie humaine²⁴. « En revanche, mesurer les champs en hectares, c'est rapporter tout uniment l'étendue à elle-même ; autrement dit, absolutiser l'espace. Au cours de l'histoire, l'espace a ainsi acquis un rôle de plus en plus autonome »²⁵. La pensée moderne classique a dépouillé l'espace de toute concrétude en le faisant tout à fait abstrait. Ainsi, Descartes identifie la matière à l'étendue (*extensio*), en disant : « Ce n'est pas la pesanteur, ni la dureté, ni la couleur, *etc.*, qui constitue la nature du corps, mais l'extension seule ». Et réciproquement, « les mots de lieu et d'espace ne signifient rien qui diffère véritablement du corps que nous disons être en quelque lieu, et nous marquent seulement sa grandeur, sa figure, et comment il est situé entre les autres corps »²⁶.

Ainsi, dans le dualisme cartésien, observe Berque, l'espace et le lieu sont la chose, comme la chose est le lieu et l'espace. On en arrive à un espace purement

²³ *Ibid.*, p. 34.

²⁴ *Ibid.*, p. 107.

²⁵ *Ibid.*, p. 108.

²⁶ *Ibid.*, p. 109.

mathématique, celui des coordonnées cartésiennes. Cette conception opère, ontologiquement, une réduction virtuelle de tout milieu humain à l'espace euclidien de la physique moderne : cet espace homogène, isotrope, infini et purement métrique illustré par la cosmologie newtonienne²⁷. Selon Augustin Berque, c'est ce courant de pensée qui a conduit aux propos de Le Corbusier qui, en traitant de la question de l'espace dans l'architecture, parle d'une pure géométrie qui ne prend pas en considération les liens entre l'homme et son milieu.

C'est cette attitude de l'*arrêt sur l'objet*, comme Berque la qualifie, que Perec rejette complètement. Il n'est pas géomètre. Pour lui, la ligne droite de Le Corbusier signifie l'inhumain, l'inhabitable, « le calculé au plus juste », « l'espace parcimonieux de la propriété privée » avec ses « vue imprenable, double exposition, arbres, poutres, caractère, luxueusement aménagé par décorateur »²⁸, etc. Pour Perec, l'espace n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. L'espace de notre vie n'est pas une abstraction mathématique précisément parce que nous y vivons. Les espaces sont bien concrets, et ils s'emboîtent les uns dans les autres. Perec compare dans un entretien l'espace à un oignon avec ses sphères successives²⁹. On peut toucher, on peut se cogner ou bien « laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes »³⁰.

Perec finit son chapitre sur le monde en parlant du « sentiment de la concrétude du monde »³¹. Augustin Berque remonte à l'origine du mot *concret*, le latin *concretus*, participe passé de *concrecere*, c'est-à-dire « grandir ensemble ». Berque note que « dans la réalité du monde, les gens, les mots et les choses ont grandi ensemble ; ils ont une histoire commune »³². Cette idée rappelle les propos de Perec sur « le monde [...] comme retrouvaille d'un sens, perception d'une écriture terrestre, d'une géographie dont nous avons oublié que nous sommes les auteurs »³³.

²⁷ *Ibid.*, p. 110.

²⁸ *Espèces d'espaces, op. cit.*, p. 177.

²⁹ « Entretien Georges Perec / Ewa Pawlikowska », in *Entretiens et Conférences*, t. II, p. 203.

³⁰ *Espèces d'espaces, op. cit.*, p. 180.

³¹ *Ibid.*, p. 156.

³² *Écoumène, op. cit.*, p. 23.

³³ *Espèces d'espaces, op. cit.*, p. 156.

Pour Perec, il n'y a pas de choses-en-soi, toute chose existe en relation avec l'homme. « Les choses nous décrivent », dit-il à Ewa Pawlikowska³⁴. On peut reconstituer l'histoire du monde à partir d'un seul objet³⁵. Il est intéressant de remarquer que, malgré son insistance sur la neutralité de la description de l'espace et des choses qui nous entourent dans le cadre de ses études sur l'infra-ordinaire, Perec ne choisissait jamais pour ces études des lieux neutres pour lui-même. Au cours du colloque « Espace et représentation » (Albi, 20-24 juillet 1981), Perec parle des difficultés énormes qu'il a éprouvées en travaillant sur la commande d'un professeur d'UPA 6 qui consistait à décrire un îlot parisien donné. Perec avouait :

Ce quartier ne me disait rien, parce que c'est un quartier où je ne savais absolument pas me repérer ; l'endroit où je me trouvais ne signifiait rien pour moi³⁶.

C'est assez curieux, mais je me rends compte que ce n'est évidemment pas par hasard si j'ai choisi pour mes tentatives de description de quelques lieux parisiens, uniquement des lieux très fortement attachés à mon expérience et à mon histoire³⁷.

Le problème de l'espace, le premier problème de l'espace, c'est que, quand on se trouve dans un espace [...], il y a un certain nombre de choses que l'on sait, que l'on s'attend à voir, ou que l'on reconnaît, ou que l'on invente, parce qu'on les invente à partir de quelque chose qui vous est donné. Lorsque rien ne vous est donné, un pâté de maisons ressemble à n'importe quel pâté de maisons³⁸.

On peut voir dans ces lignes l'amorce d'une phénoménologie perecquienne. Malheureusement, Georges Perec n'a pas pu élaborer et approfondir ces propos, mais même en s'en tenant aux textes publiés, on peut parler d'un certain esprit qui domine le discours perecquien sur l'espace et s'oppose à sa géométrisation. Si, pour Augustin Berque, le symbole de l'écoumène est un chemin des ânes, tellement méprisé par un Le Corbusier, *Espèces d'espaces*, avec ses détours et ses biais, est bien un texte à visée écouménale. On voit ainsi que les écrits de Perec sur l'espace ne se bornent pas au discours de l'infra-ordinaire. On peut aussi constater que la question du biais et de l'écart chez Perec dépasse largement le domaine purement esthétique et littéraire. En renonçant à la ligne droite, Perec affirme que l'espace qui nous entoure est loin d'être

³⁴ « Entretien Georges Perec / Ewa Pawlikowska », *op. cit.*, p. 203.

³⁵ « Entretien avec Gabriel Simony », in *Entretiens et Conférences*, t. II, p. 212.

³⁶ « À propos de la description », in *Entretiens et Conférences*, t.II, p. 232.

³⁷ *Ibid.*, p. 230.

³⁸ *Ibid.*, p. 234.

une étendue vide et stérile, mais qu'il participe de notre existence et ne doit donc pas être négligé.